

Un cygne s'est posé sur mon lac, une nuit, un cygne argenté. Je pêchais la truite au clair de lune. L'oiseau vola au-dessus de moi, ses ailes bruissaient dans le vent. Il fit deux fois le tour du lac avant de se poser, argenté, argenté sous la lune.

Je l'observai sans bouger, tandis qu'il croisait ses ailes et glissait, majestueux, sur le lac devenu son royaume. Je restai longtemps ainsi, fasciné, incapable de détacher mon regard.

Je retournai chaque jour au bord du lac, dès lors, non pour pêcher la truite, mais simplement pour regarder mon cygne argenté. Au début, je prenais mille précautions pour ne pas l'effrayer, restant sans bouger à l'ombre des aulnes. Mais il devinait ma présence, j'en avais la certitude.

Je le trouvai bientôt près du rivage, qui attendait ma venue. Je pris l'habitude d'apporter des croûtons de pain. Il leur accorda d'abord un regard prudent, presque dédaigneux. Mais, au bout de quelque temps, il étira son long cou, les attrapa au fil de l'eau et se sauva triomphalement.

Un jour, j'osai tremper les croûtons et les lui tendre dans le creux de ma main. Il s'empara de la poignée de croûtons, s'éloigna, pour revenir quelques instants plus tard. Il s'avançait si près maintenant que je pouvais bien le voir et toucher son cou. C'était une femelle. Je lui parlais tout en la caressant. Elle écoutait vraiment. Je sais qu'elle écoutait.



Je n'ai pas vu arriver le mâle. Un matin, je l'ai trouvé qui nageait à ses côtés au milieu du lac. Les deux oiseaux s'aimaient déjà. C'était d'une telle évidence. Quand ils buvaient, ils plongeaient ensemble leurs deux cous enlacés, quand ils volaient, leurs ailes battaient en parfaite harmonie, à l'unisson.

La femelle, je crois, savait que j'étais là, que je la regardais. Mais elle n'est plus revenue me voir, et elle n'a plus attrapé de croûtons dans son bec. Je m'efforçais d'être content pour elle et d'oublier ma propre tristesse, mais c'était difficile.

Quand l'hiver sembla s'incliner devant le printemps, les deux oiseaux commencèrent à construire leur nid sur la petite île, au milieu du lac. Je devais utiliser mes jumelles pour les observer. Je venais chaque jour, quel que fût le temps.



Je pressentais quelque chose. Ils n'étaient plus uniquement occupés à lisser leurs plumes, à se nourrir ou simplement à glisser sur le miroir du lac en emportant leur reflet. Ils bâtissaient un nid – un piètre nid à mon avis –, informe et grossier, parmi les roseaux qui bordaient l'île.

Ils mirent plusieurs jours à le bâtir. Ils semblaient n'être jamais satisfaits du travail l'un de l'autre. Tantôt la brindille apportée était trop grosse, tantôt trop mince, ou tout simplement pas au bon endroit. Je ne les vis jamais ergoter de la sorte, non, mais la femelle réarrangeait discrètement le nid à son goût quand le mâle n'était pas là. Et lui faisait la même chose quand elle n'était pas là.

Puis, un matin étonnamment froid – le ciel était lumineux et le sol craquait sous mes pas –, je découvris la femelle qui trônait enfin sur son nid tandis que le mâle montait fièrement la garde sur les eaux du lac.



Je savais qu'il y avait des renards alentour. Je les avais entendus glapir – l'écho de leurs cris déchirait souvent la nuit. J'avais reconnu leurs empreintes dans la neige, mais je ne les avais jamais vraiment rencontrés.

La nuit tombait. Je rentrais du lac à travers bois quand j'aperçus une famille de cinq renardeaux. Leur mère veillait à proximité. Ils ne m'avaient pas vu, ils n'avaient pas flairé mon odeur, alors je m'accroupis pour les regarder.

Je remarquai immédiatement qu'ils étaient affamés, mais trop affaiblis pour réclamer à manger à leur mère. Elle-même était si maigre, presque décharnée. Je me souviens d'avoir pensé : cette famille de renards ne s'en sortira pas si le printemps tarde à venir, si l'hiver dure trop longtemps.